Notes [Capricorne n°1]

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Notes [Capricorne n°1], .
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/francophone/items/show/2049

Description & analyse

Éditeur(s) de la fiche

- Jar Luce, Xavier (13-07-2015)
- Resztak, Karolina

Informations générales

LangueFrançais
Cote

- NUM ETU REV1 Capricorne 1
- RV.CAP1c

Nature du documentRevue
État général du documentMoyen
Localisation du documentFonds Rabearivelo,
Institut Français,
14 avenue de l'Indépendance,
101 Antananarivo
Madagascar

Présentation

GenrePresse (Article rédigé par l’auteur)
Mentions légalesConsultable sur internet. Copie et impression interdites.
Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo.
Contact : brakotomanga@gmail.com
Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par Richard Walter Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

Papier des Echanges

c) **Métempsycose.** — D'aucuns prétendent que les âmes des morts revivent dans le corps de certains animaux, de reptiles habituellement (serpents, caïmans, etc.), mais cette croyance à la transmigration des âmes n'est pas généralisée.

d) **Pratiques Religieuses.** — Comme manifestation extérieure du culte rendu aux divinités admises par leur théologie simpliste, à part les prières publiques, offrandes ou sacrifices en l'honneur de Ndriananahary ou de Ndrianabolisy, aucune cérémonie religieuse n'est en honneur chez les Bara, aucun rite particulier n'est pratiqué par la population.

e) **Idoles.** — Les Bara n'ont pas de statues ou d'images de leurs divinités ; ils n'adorent pas d'idoles. Les « oly » (amulettes) qui reproduisent quelquefois la tête de Ndriananahary ne sont nullement un objet d'adoration ou de vénération, ce sont de simples fétiches utilisés par les « ombiasa » (sorciers) pour frapper l'imagination des consultants et donner plus d'importance à leurs oracles, en les prétendant inspirés de Dieu.

f) **Croyances Quasi-Religieuses.** — Les taches de la lune, quand elle est pleine, sont, pour les Bara, l'image du roi RAZOAKA jouant du « valiha » (sorte de mandoline de forme allongée formée d'un tronçon de bambou dont les fibres détachées servent de cordes). Suivant la légende, ce « mpanjaka », qui adorait la musique, et était excellent musicien, avait, longtemps avant de mourir, prévenu son peuple qu'on le verrait dans la lune, après sa mort, continuer à jouer du « valiha » (son instrument préféré) pour charmer Ndriananahary.

*
* *

Les Bara disent encore que les petits insectes rouges et mous (on dirait de la peluche) que l'on voit en grand nombre sortir du sol, après chaque ondée, au commencement de l'hivernage, sont les enfants de Ndriananahary tombés du ciel et apportés par la pluie.

g) **Influence de la religion.** — Comme chez toute peuplade primitive, les opinions religieuses des Baras sont vagues et peu clairement établies.

Ainsi qu'on a pu le voir plus haut, Ndriananahary. pour la majorité d'entre eux, est un être supérieur, à la puissance irrésis-

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

tible, qui symbolise l'esprit du Bien et synthétise l'ensemble des forces de la nature, mais ils ne se le représentent que confusément et accordent plus de créance aux inventions et menaces des sorciers, qu'à la divinité douteuse de ce créateur tout puissant mais mal défini, dont la souveraineté est plus morale qu'effective.

Il est bien trop éloigné d'eux pour être réellement craint ; les convulsions de la nature, les phénomènes physiques, (la pluie, les trombes, la grèle, les inondations, la foudre, etc.), qui pourraient prouver visiblement son omnipotence et sa force suprême, sont généralement attribués aux fureurs de Ndrianabolisy, le Dieu méchant, l'esprit du Mal, bien plus redoutable que Ndriananahary par les calamités qu'il peut engendrer.

De ce fait, les Bara ne pratiquent aucun rite religieux et ne s'adressent que rarement à la Divinité ; les sacrifices sont exlusivement réservés au seul Ndrianabolisy, dont on ne parle jamais pour ne pas l'attirer (tant est grande la terreur qu'il inspire), mais en l'honneur duquel des bœufs de choix *(foloay)* sont immolés journellement.

A Ndriananahary, qui est l'essence même de la Bonté, et, par suite, inoffensif, sinon bienfaisant, ainsi qu'à Ndrianafitrea, son lieutenant, on sacrifie des poulets (quelquefois un mouton), on offre des grains (riz, maïs), des racines (patates, manioc) et des fruits (bananes, prunes *(lamoty)*, jububes *(Tsinefo)* (1).

C'est là un trait caractéristique de la mentalité particulière des Bara, qui, par crainte irraisonnée, subissent aveuglément le prestige de la Force, même malfaisante, tout en rendant hommage à la Justice et à la Bonté qu'ils savent reconnaître et apprécier.

N'importe, malgré cette indifférence apparente à l'égard de

(1) " Ndriananahary ", expliquent-ils " n'a nul besoin de ce qui vient de " nous, puisqu'il a tout et qu'il peut tout ; au contraire, c'est nous qui avons " toujours recours à l'aide divine pour nous protéger et nous défendre ".

En cas de maladie, ou pour avoir une postérité, on invoque Ndrinanahary de la façon suivante : " O Ndriananahary, si tu rends la santé à mon père ", ou " si tu m'accordes un enfant " (garçon ou fille selon le désir du demandeur), " je tuerai un bœuf, un mouton ou une poule en ton honneur ! " (suivant la situation de fortune de l'intéressé). La promesse est tenue, en cas de guérison du malade ou d'heureuse naissance de l'enfant désiré ; on sacrifie bien l'animal offert, mais ce sont les parents et amis du malade ou de la jeune mère qui mangent la viande. Ndriananahary reçoit les remerciements des suppliants et peut s'estimer heureux des témoignages de leur gratitude. — " Du ciel, de partout, Ndriananahary nous voit et nous entend, quoique invisible, car Il est partout ", disent encore les Bara.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

Ndriananahary, les Bara respectent et vénèrent le Roi des dieux qui qui est pour eux le Créateur indéniable et le Protecteur naturel de tous les êtres animés. Il est à l'origine de toutes choses, sait tout, prévoit tout.

C'est Ndriananahary qui a tout réglé en ce monde : la nourriture, le vêtement, le travail des bêtes et des gens. C'est encore Lui qui a diversifié les espèces, et, suivant leurs aptitudes et leur constitution, fixé à tous les animaux leur habitat et leurs mœurs, défini le rôle et l'utilité de chacun.

Tout dérive de cette œuvre initiale et grandiose, et l'ordre divin, établi à l'origine de la terre, après sa séparation d'avec le ciel, continue à régner jusqu'à nos jours, sans changement, de par la volonté toute puissante du Grand Ouvrier de la Création.

Le soleil, la lune, les planètes, les étoiles sont aussi son ouvrage ; il a réglé leur marche invariable et éternelle, et déterminé leur influence sur les astres voisins.

h) **Influence des esprits : les forces psychiques.** — Si Dieu est excellent et omnipotent, et s'il accorde souvent ce qu'on lui demande, ce n'est pas directement, car il existe des intermédiaires entre lui et les créature : les « fahasivy » (fantômes) ou esprits des morts sont chargés de cet office.

Grâce à leur bienfaisante influence, Ndriananahary exauce presque toujours les prières qui lui sont adressées. Aussi, pour se rendre favorable ces esprits aériens, le Bara n'oublie-t-il jamais, pendant les sacrifices, de jeter dans toutes les directions des petits morceaux de viande destinés aux « fahasivy » qui en sont très-friands.

Lorsqu'ils jugent suffisantes les offrandes qui leur sont faites, les « fahasivy » rapportent fidèlement à Ndriananahary les requêtes présentées et les font aboutir.

S'ils ne sont pas satisfaits du postulant, ils accueillent sa supplique avec indifférence et ne la transmettent pas au Divin Maître.

Parfois même, s'ils sont blessés de l'attitude peu respectueuse de celui qui les invoque, ou froissés d'un sacrifice trop mesquin, ils peuvent se retourner contre l'imprudent, et, devenus malfaisants, faire échouer sa demande et lui jouer toutes sortes de mauvais tours.

Ainsi que nous l'avons dit d'autre part, les Bara admettent qu'après la mort, l'âme qui est montée au Ciel recommence une deuxième existence, immatérielle cette fois, absolument semblable

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

à la première, avec les mêmes besoins et les mêmes sentiments que dans la vie terrestre antérieure.

Ils croient également à la correspondance des esprits avec les vivants.

Pour eux, cependant, si les âmes des morts n'abandonnent pas complètement leurs parents et amis restés sur la terre et reviennent souvent là où elles ont vécu précédemment, elles ne peuvent, toutefois, communiquer avec les hommes qu'en rêve, pendant le sommeil, pour avertir leurs proches d'un danger imminent, leur annoncer uh heureux événement ou un malheur futur' et parfois pour réclamer des sacrifices propitïatoires en leur honneur, promettant en retour grâces et bénédictions de toute sorte.

Lorsqu'un Bara a eu pareille révélation d'outre-tombe, il immole immédiatement le bœuf ou les animaux qui lui sont demandés ; s'il a été prévenu d'un danger ou averti d'un malheur prochain, il se rend à la rivière ou au ruisseau voisin, et là, debout, face à l'est, il se purifie dans l'eau fraîche du courant pour conjurer le mauvais sort.

Toutefois, bien qu'ils ne croient pas à la possibilité pour les âmes de leur apparaître à l'état réel et autrement qu'en songe, les Bara restent convaincus que, bien qu'invisibles, ces esprits bienfaisants des parents disparus sont fréquemment auprès d'eux et protègent non seulement la personne, mais encore les troupeaux et les cultures de leurs descendants, s'intéressant à tout ce qui les touche et écartant d'eux tous périls et maléfices.

De là le mépris profond de la mort et l'insouciance presque fataliste du Bara, en présence du danger ; il se sait défendu et protégé par des forces occultes, des puissances mystérieuses et formidables qui le garantiront de toute éventualité fâcheuse et le sauveront de toul mauvais pas (1).

Les trombes, les tourbillons qui secouent furieusement les arbres et aspirent les feuilles et la poussière dans un mouvement ascendant et giratoire, sont, pour les Bara, la preuve manifeste que les âmes des morts se promènent dans l'espace et prennent contact avec la terre.

(A suivre).

---

(1) D'après les théories du spiritisme moderne et autres sciences occultes, ne sommes-nous pas environnés d'élémentals ?

Le rapprochement serait curieux, s'il n'était troublant, de cette croyance des Bara primitifs avec l'opinion de nos savants les plus avancés.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

NOTES

L'élaboration de notre publication coïncide juste avec l'arrivée du courrier qui nous apporte les manifestations intellectuelles clôturant le premier semestre de 1930. Des effets de la morte saison et de son silence bruissant du seul espoir offert par la trêve créatrice, cette chronique inaugurale pourrait donc se ressentir, bien que nous ayons pris le soin d'inclure dans ces premières moissons faites à l'orée de l'automne, les dernières grâces de l'été de France.

Celles-ci consistent, en premier lieu, en de bien remarquables élégies de Pierre Camo publiées, en juin, dans *Latinité*. Cet écrivain prestigieux, qui n'a jamais été, comme on dit, l'homme d'un seul livre, s'y renouvelle avec ce je ne sais quoi qui marque le génie. Nous le connaissions poëte de vers réguliers ou rarement libérés. Il s'est tout d'un coup révélé vers libriste ; et son charme, dans cette métamorphose, nous est d'autant plus précieux, qu'il nous montre, sans tomber dans les extravagances de certaines heures du Symbolisme, les nombreuses possibilités dont sourit notre belle langue.

Une connaissance approfondie des ressources du vers français y préside, ainsi que celle de la valeur et des volumes des mots en soi ;

Cette peinture du Dufy,
au ciel de frais azur et de rose mouillé,
c'est, par le printemps réveillé,
le clair sourire de Paris.
D'élégantes architectures
limitent l'avenue où quelques cavaliers,
dans un effet décoratif de marronniers,
passent au trop de leurs montures.....

La lecture de pareils vers faite dans le commerce quotidien de ces livres uniques qui s'appellent les *Beaux Jours*, les *Regrets* et *Cadence*, ne nous fait que bien jouir des pages substantielles que Jean Pourtal de Ladevèze consacre, dans l'*Ermitage* de juillet, à l'œuvre d'André Fontainas.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

Lue d'abord à la Sobonne,—et il est à penser que, parmi l'auditoire de cette docte maison, de nouveaux admirateurs auront été acquis au maître, — cette étude est une des plus complètes et judicieuses qui aient été écrites sur la poëte de *Lumières sensibles* que nous retrouvons dans le *Mercure de France* du 1er juillet avec, entre autres strophes incantatoires, ces stances allusives dites *Sentence :*

Pour quels yeux roux dont l'or a mûri la magie
Sous l'astre inquiétant qui fourvoie aux subtils
Enlisements, s'écoule en leur touffe élargie
La moire reflétée où se tendent les cils ?

La mare hostile est là, qu'un vertige s'y noie !
Personne à ce triomphe entre tous précieux
N'assouvira sa soif par l'ineffable joie
De s'exalter plus haut que soi-même et le cieux.

Dans l'herbe au pur frisson du courant écalate
Si tant d'amour, si tant de pourpre sont dissous,
Un dieu nu dont la gloire adolescente éclate
N'étancherait encor son orgueil qu'à genoux.

N'est-ce pas là un aveu, une illustration d'affinités obscures avec ee qu'Antoine-Orliac, dans le même numéro, appelle la *Poétique de Delacroix,* qui se résumerait ainsi : « Une esthétique. une mystique, une étique composant une unité intellectuelle » ?

*
* *

La *Nouvelle Revue Française* du 1er juillet donne une lettre bien émouvante de Dostoievsky, datée du 22 décembre 1856. Pour ceux qui ne guériront pas de la connaissance de cet homme qui a le mieux étudié le cœur humain et qui en a parlé d'une voix déchirante. tout ce qui l'a touché ou qui en est issu ne se dira jamais assez.

Voici un passage de cette longue lettre : le pathétique n'en trouve d'équivalent que dans certaines plaintes résignées recueillies des papiers d'Oscar Wilde par Martin Birnbaum et publiées dans la *Revue du Paris* du 1er juillet : «.... Ne t'avais-je pas écrit que ce n'est pas de l'argent que je te demande, mais un souvenir et une attention fraternelle ? »

Voici un autre qui nous renseigne sur celle qu'il devait épouser le 6 février 1857 : « Tu t'es peut-être rendu compte, d'après les allusions que contenaient mes précédentes lettres, que j'aimais une femme. Elle s'appelle Maria Dimitrievna Issaïeva. Elle était mariée à mon meilleur ami, que j'aimais comme un frère. Naturellement, mon amour demeurait secret et désespéré. Son mari était sans emploi ; après une longue attente, il fut nommé à un poste dans la ville de Kouznetsk, du gouvernement de Tomsk. Deux mois après son arrivée là-bas, il mourait. Tu peux te figurer combien mon désespoir fut grand lorsque j'appris cette mort : elle restait seule avec un fils en bas-âge, dans un coin perdu et éloigné de la Sibérie, sans protection ni aide. J'avais perdu la

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

tête. J'empruntai de l'argent qne je lui envoyai. Je tus tellement heureux qu'elle l'eût accepté de moi, que je ne songeai même pas que je m'endettais moi même ».

Dans la même livraison, des poëmes de Jorge Guillen dont nous transcrivons le premier, *Avènement :*

Qu'il fasse avril ! Oh ! lune !
Que l'air est vaste et doux !
Tout ce que j'ai perdu
Avec vous reviendra,

Avec vous tous, oiseaux,
Qui, dans un chœur d'aubade,
Pépiez, pépiez
Sans vouloir votre grâce.

La calme lune est proche
Dans cet air qui est nôtre.
Celui-là que je fus
M'attend sous mes pensées.

Que le rossignol chante
Aux cimes du désir !
Embrasement d'aurore
Entre brises et ciel.

S'est-il perdu le temps
Que j'ai perdu ? Ma main
Dispose, dieu léger,
De la lune sans âge.

Et comme nous sommes au pays rénové de Cervantès, faisons un tour chez les Camoëns modernes. Le lettré paysan qu'est Philéas Lebesgue, couronée naguère par le Jury du Prix Moréas — il avait comme concurrent Marcel Ormoy, — burine un portrait saisissant du poëte portugais Teixera de Pascoaes, dans la *Revue bleue* du 19 juillet. Le fond en est un rapide historique de la poésie lusitanienne.

Il termine ainsi : « Rares sont les poëtes dont l'œuvre traverse les frontières de leur patrie. Pascoaes, qui mérite la gloire d'un Shelley, doit éveiller et retenir l'estime des lettrés de France. Ces cinq vers empruntés aux *Cantos indecisa* le définiront tout entier pour conclure :

Dans ma poitrine jamais tu ne reposes,
Mon cœur !
Tu entends l'amour qui pleure.....
Il est vrai qu'aucun fleuve ne dort dans son lit :
La voix de la mer ne cesse de l'appeler.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf

Mlle Suzanne Jeusse donnera sous peu, en français, un florilège de Pascoaes. Donnons-en quelques prémices, l'*Ombre de l'Homme :*

D'avoir tant communié avec la Nature,
De l'avoir tant aimée avec elle je me confonds !
Maintenant que suis-je ? Dans cette incertude
Je m'appelle. Qui répond ? Le monde.

Je m'appelle et l'étoile me répond,
Je m'appelle encore et la mer dit : Qui appelle ?
Et la fleur me dit : Où est-tu ?
Voilà le terrible sort de celui qui aime !

Qui n'est qu'amour s'évanouit,
N'existe plus que dans les choses :
Aussi, quand, l'amour nous attriste,
Tout sourit-il autour de nous.....

Quelle est ta joie, ô Création ?
La douleur de la créature :
Aussi la joie de notre cœur
Est-elle l'infinie douleur universelle.

*
* *

Avez-vous lu les délicieux *Poëmes des Colombes* ? Vous y aurez savouré les stances à Clymène tout en pleurant les mêmes larmes légères versées par Tristan Derême au départ de sa belle vers

les bords inconnus de la chine.

Clymène est maintenant revenue, et le poète en prend prétexte pour doter notre poésie amoureuse de ses pièces sinon les plus belles, du moins les plus charmantes.

La *Revue des Deux-Mondes* nous en offre, le 1er juillet, quelques gerbes.

Mais Clymène, qu'est-elle ? Une fiction, une réalité ?

Charles Morin pose la même question à l'endroit de la Sahondra de notre ami Rabearivelo dans une revue arénaire et rare, *Vacances des Muses*, qui paraît, deux fois par an, à 125 exemplaires, sur une plage mélodieuse de France.

17 grandes pages émaillées d'extraits de lettre, de poëmes et de dessins, qui aboutissent à cette conclusion : « Ce n'est peut-être pas une Béatrice, ni une Laure ; c'est plutôt une Lucile ».

*
* *

Sur le prestigieux artiste que fut Rainer-Maria Rilke, Edmond Jaloux et Jean Cassou publient, dans la livraison de juillet de la *Revue de Genève*, un dialogue qui laisse sur nous une résonance infinie.

Suivent la page 49 et 50 qui contiennent la fin de ces "Notes" de Valmond et la justification du tirage — (sans indication du nombre des tirages de contrôle)

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/2049?context=pdf